

# *La bibliothèque de midi*

Il se pressait en foule, voulait être accueilli  
et appris tout entier,  
le monde – le cœur  
en éclatait, n'était pas assez large.

Et lui maintenait l'ardeur  
de ce siège furieux  
des sens et de l'intelligence  
que nous, enfants, subissions. Ses flèches  
embrasées harcelaient  
nos poitrines  
de tous côtés. Ses messages  
et ses murmures cherchaient des pertuis  
pour pénétrer dans notre sang.

Le créé  
s'enflammait pour nous, créatures,  
comme une maladie  
ou comme une amoureuse  
insolence...

Pour nous sur le seuil, oui,

mais

nous étions déjà devenus sa substance  
parce qu'en lui était la perle  
de notre connaissance  
et nous allions descendre  
d'année en année

plus profond  
pour le capturer. Et c'était là le tribut,  
c'était la muette récompense.

Enfin il se manifeste, il apparaît  
Maintenant ouvert, ce sceau.

MARIO LUZI

*A l'image de l'homme*, traduit de l'italien  
par Jean-Yves Masson, éd.-Verdier, 2004.

## Un simple phénomène

RENAUD EGO

L'Ancien Testament nous enseigne que Dieu a fait l'homme à son image. Inversant ce rapport, le Dieu chrétien, lui, est descendu parmi les hommes et a pris forme humaine. C'est le message de l'incarnation. Paru en Italie en 1999, *A l'image de l'homme*, le dernier livre de Mario Luzi, est bien sûr habité par cette inspiration religieuse, comme le sont tous les autres livres de ce poète qui ne fait pas mystère de sa foi (fût-elle, à ses yeux, mystérieuse) et qui se déclare «*fondamentalement chrétien dans [sa] structure mentale*»<sup>1</sup>. On ne saurait pour autant considérer ce livre à travers ce seul prisme, tant sa langue, claire et ductile, use avec discrétion des vocables spécifiques de la foi. Au demeurant, elle fait avant tout preuve d'un merveilleux pouvoir de déploiement, d'une capacité d'évolution et de renaissance intacte dans son souci de dire, par la question autant que par la célébration, «*l'œuvre du monde*», «*le grand code*» du vivant. En ce sens, ce livre écrit dans le grand âge (Mario Luzi est né en 1914) montre combien la métamorphose est non seulement le thème poétique central de son œuvre, mais aussi le principe conducteur du renouvellement de ses formes.

Née d'un hermétisme où se conjugaient l'influence du symbolisme, en particulier de Mallarmé, et la revendication d'un retrait conçu comme une exigence minimale de résistance au fascisme, la poésie de Luzi a évolué vers un chant objectif, à même le monde, et si proche d'un sentiment de l'épiphanie qu'elle paraît s'être débarrassée du souci d'une trop grande élaboration poétique, comme si l'évidence de son avènement continuel répondait sans heurt à l'avènement continuel du monde. On le constate en particulier dans les trois derniers livres du poète : *Pour le baptême de nos fragments* (1985), d'une remarquable et puissante polyphonie ; *Voyage terrestre et céleste de Simone Martini* (1994)<sup>2</sup>, inscrit dans

la tradition du roman en vers, et enfin *A l'image de l'homme*, qui prend plus classiquement la forme d'un journal.

Ce journal est celui d'un double fictionnel, Lorenzo Malagugini. Une note liminaire nous apprend que «*le symbolisme ordinaire du langage ne le satisfaisait plus. Il aspirait à un discours qui fût la voix de la multiplicité (et de la simultanéité) du vivant, et qui fût partagée par celle-ci*». C'est l'essentiel, car, pour le reste, nous ne saurons rien ou presque d'un personnage qui pourrait n'être qu'un nom capable d'incarner en un visage l'unité de poèmes que ne relie aucun projet narratif, mais qui, dans leur simple addition, ont la vocation d'être un «*noviciat ininterrompu*». Qu'est-ce à dire sinon que l'existence serait un apprentissage incessant de la vie elle-même et/ou de tout futur hors de la vie, apprentissage sans méthode, riche de son seul désir et de ce que Mario Luzi a appelé ailleurs une «*connaissance par l'ardeur*» ? Derrière la diversité de ces poèmes, fidèle à la compilation d'un journal accueillant la



venue des expériences les plus simples et s'ouvrant par celles-ci à de plus amples méditations, un même timbre retentit dans ces pages, c'est celui du plaisir d'être et de partager l'intime présence d'un instant : « *Matin, devant lui s'alluma/juillet en des transparences/turquoises, aigue-marine,/prodiguant des sources/aériennes, des profondeurs,/des abîmes tout juste palpitants.* » Parfois aussi retentit le timbre de la passion. Passion devant les grands spectacles de la Terre, faim inassouvie d'un monde que se disputent, en une mêlée commune, le bien et le mal, mais que rien ne parvient à obscurcir aux yeux de Luzi. « *La querelle/n'est pas éteinte, le oui et le non du monde/se talonnent et s'affrontent/dans le tourbillon de la danse vertigineuse. Les pensées s'en trouvent assombries,/pas toujours,/parfois il en émerge/de lumineuses comme les tiennes...* », écrit-il.

Grands sont chez lui le pouvoir d'évocation du moindre et le pouvoir de vie du moindre advenu dans la parole : un peu de lumière sur Florence, une ruelle, un trille dans l'air – alors le poème se déploie, il se fond dans la multiplicité du vivant qu'il accueille et dont il épouse le cours, semble-t-il, naturel. Tout le partage évoqué par Mario Luzi tiendrait dans cette illusion, ou cette fable d'une parole qui, étrangère par essence au monde où elle se lève, y trouverait sa place pour devenir, parmi d'autres, un simple phénomène.

---

1 Entretien avec Bernard Simeone et Philippe Renard, publié en ouverture de *Pour le baptême de nos fragments*, éd. Flammarion, 1985.

2 Traduit par Bernard Simeone aux éditions Verdier.